



HOMO SEXUALITÉ CENSURE & CINEMA

CENSURE & CINEMA **darkness**

collection dirigée par Christophe Triollet

Ecce homo

CHRISTOPHE TRIOLLET

DIRECTEUR DE LA COLLECTION DARKNESS, CENSURE ET CINÉMA

Après l'actualisation des textes publiés dans le fanzine *Darkness* de 2010 à 2015, répertoriés par thématique dans quatre volumes édités par LettMotif entre 2017 et 2018, le cinquième opus de la collection *Darkness, censure et cinéma* examine sans doute l'un des sujets les plus controversés au cinéma, l'un des tout derniers tabous à subsister à l'écran : l'homosexualité.

En matière de censure cinématographique, bien avant la violence, le sexe ou la religion, l'homosexualité fait l'unanimité contre elle, sans doute parce qu'elle véhicule dans l'inconscient collectif la transgression absolue qui concentre violence, sexe et religion. L'homosexualité est classée, au choix ou simultanément, au rang des curiosités, du mépris, du rejet, des maladies, des crimes et des péchés pouvant conduire à la mort¹. L'homosexualité est assimilée à une anomalie parce qu'elle déroge à la norme, parce qu'elle dérange notre éducation, parce qu'elle porte atteinte au modèle sacré de la famille, donc à notre idéal universel de construction sociale.

Montrée, évoquée ou simplement suggérée, l'homosexualité à l'écran ne laisse jamais indifférent parce qu'elle exacerbe nos contradictions et ce que nous croyons être. En contournant les postulats, en revendiquant le droit à la différence, elle renvoie à l'idée de liberté totale. Elle fragilise nos certitudes et les préceptes de nos sociétés hétérosexuelles. Alors comment, dans ces conditions, parler d'homosexualité au cinéma sans risquer de provoquer ses pourfendeurs ou d'offenser ses défenseurs ? Quinze auteurs vont tenter d'y répondre dans cet ouvrage inédit.

1. TRIOLLET Christophe, « Homosexualité, droit et cinéma. Petit panorama historique et d'actualité ». *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. Lett-Motif, 2019, p. 81.

Si, dès le début du cinématographe, les maisons closes et les arrière-salles de nombreux bistrots projettent clandestinement de courts films pornographiques dont certains offrent des séquences explicites entre personnes de même sexe², le cinéma conventionnel va mettre bien plus de temps à simplement pouvoir effleurer la thématique homosexuelle, contraint par les liges de vertu et les autorités de régulation professionnelle ou institutionnelle de la dissimuler derrière de faux-semblants, de l'envelopper soigneusement avec de longues périphrases, d'user de subterfuges pour détourner le regard des censeurs, à l'instar des joueurs de bonneteau.

Benjamin Campion³ nous explique que, dans les années 1930 aux États-Unis, l'homosexualité est considérée comme un amour « réprouvé par la loi humaine et divine ». Une perversion qui, malgré l'édition du Code Hays destiné à contrôler et à préserver la moralité des films, n'empêche pas William Wellman de mettre en scène un tailleur efféminé « aux mains baladeuses qu'il promène le long du corps de James Cagney » dans *The Public Enemy* (1931). Une représentation épurée de l'homosexualité à l'écran qui ressemble à celle de Marcel Carné dans *Hôtel du Nord* (1938) avec le personnage d'Adrien (François Périer) que nous décrit Alain Brassart⁴ : « Une tenue vestimentaire soignée, des gestes amples quand il s'exprime, un timbre de voix un peu trop aigu, une manière affectée de plier sa serviette, ainsi qu'un goût excessif pour la propreté. » Si pour Hollywood l'homosexuel est parfois un homme distingué mais un homme qui doit aussi faire rire les spectateurs pour être admis, l'homosexuelle est plutôt une femme à poigne qui fait fantasmer les hommes telles Greta Garbo dans *Queen Christina* (Rouben Mamoulian, 1933) ou Barbara Stanwyck dans *Ladies They Talk About* (William Keighley et Howard Bretherton, 1933).

En 1934, Joseph Breen, un journaliste catholique ultra-conservateur, prend la tête de la Production Code Administration (PCA) – une commission spécialement créée au sein de la Motion

2. Cf. The Kinsey Institute for Research in Sex, Gender and Reproduction, Bloomington, IN.

3. CAMPION Benjamin, « L'amour impur à l'ère du pré-Code. Être homosexuel dans le cinéma hollywoodien des années 1930-1934 », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 19.

4. BRASSART Alain, « Homosexualité et censure. Une petite traversée du cinéma français », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 121.

Picture Producers and Distributors of America (MPPDA) – pour faire respecter à la lettre le Code Hays approuvé par les studios en 1930, lequel interdit notamment la représentation de toute forme de « perversions sexuelles » dont l’homosexualité, contraignant les scénaristes à réécrire leurs histoires pour ne pas risquer de heurter la censure. Didier Roth-Bettoni⁵ nous révèle que *These Three* (William Wyler, 1936) a été débarrassé de son intrigue lesbienne par l’auteur de la pièce de théâtre qu’elle fut chargée d’adapter pour le cinéma. Un cinéma dorénavant drapé dans l’hétérosexualité, qui n’hésite pas à travestir les histoires originales pour les rendre plus respectables. L’homosexualité disparaît ainsi complètement de *A Streetcar Named Desire* (Elia Kazan, 1951) et de *Cat on a Hot Tin Roof* (Richard Brooks, 1958). Avec *Suddenly, Last Summer* (Joseph L. Mankiewicz, 1959), la Motion Picture Association of America (MPAA)⁶ autorise pour la première fois un film dont le sujet se rapporte à l’homosexualité parce qu’elle est présentée comme une déviance qui « ne peut trouver la rédemption que dans le plus abominable des châtiments ». Une dérogation qui fait référence à la *law of compensating values* qui, dans les années 1930, autorise l’exploitation d’un film qui transgresse certaines des règles du Code Hays, à la condition qu’il contienne suffisamment de « bien » pour compenser tout le « mal » qui s’y attache. Autrement dit, le péché peut être montré si et seulement si son auteur est sévèrement puni⁷.

La situation amène Hollywood à contourner les interdits en les intégrant dans des superproductions qui, sous prétexte d’aventures historiques palpitantes, mettent en scène des esclaves presque nus aux corps luisants et musclés, fouettés par d’autres hommes qui aiment se réconforter, manger, boire et rire ensemble au hammam, une simple serviette autour de la taille. À la fin des années 1950, l’Amérique est prise de passion pour le péplum. De *Ben Hur* (William Wyler, 1959) à *Spartacus* (Stanley Kubrick, 1960), les hommes en jupe et les gladiateurs émoustillent le public, ce que ne manque pas de faire remarquer avec humour le capitaine Oveur (Peter Graves) à un jeune garçon dans *Ya-t-il un pilote dans*

5. ROTH-BETTONI Didier, « Un cinéma travesti ».

6. La MPAA remplace la MPPDA en 1945.

7. TRIOLLET Christophe, « Censorship in America », *Politique & Religion*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2018, pp. 258-259.

l'avion ? (David et Jerry Zucker, 1980). Albert Montagne⁸ nous explique que le péplum homosexuel assumé est en revanche bien plus rare, même si *Sapho*, *Vénus de Lesbos* (Pietro Francisci, 1960) ou *Les Amazones* (Terence Young, 1973) parlent de lesbianisme sur fond de mythologie. Il faut attendre *Satyricon* (Federico Fellini, 1969) et *Caligula* (Tinto Brass, 1979) pour que le sujet soit traité plus frontalement.

Après l'Antiquité, le Moyen Âge. Une période de l'histoire qui semble faussement plus sage. Yohann Chanoir⁹ y décèle une homosexualité médiévale bien présente dans le cinéma français (*Les Visiteurs du soir*, Marcel Carné, 1942) comme dans le cinéma britannique et américain (*Un Lion en hiver*, Anthony Harvey, 1968). Si le premier le présente avec subtilité, mesure et poésie dans les années 1940, le second privilégie souvent l'humour (*Monty Python : Sacré Graal !*, Terry Gilliam et Terry Jones, 1975) plus ou moins gras (*Braveheart*, Mel Gibson, 1995). Une période de l'histoire choisie par Pier Paolo Pasolini dans *Les Contes de Canterbury* en 1972 pour s'y exprimer. Sébastien Lecocq¹⁰ nous raconte les procès dont fut l'objet le cinéaste italien. En attaquant le pouvoir et l'autorité (*Salò ou les 120 journées de Sodome*, 1975), en s'en prenant violemment à l'Église (*La ricotta*, 1963) et à la bourgeoisie qu'il déteste (*Théorème*, 1968), Pasolini a rapidement engendré la haine de ses détracteurs, lesquels l'ont traduit en justice pour indécence et pédérastie, en mêlant sa vie privée à sa vie publique pour ternir sa réputation et tenter de s'en débarrasser. Des plaintes qui visent précisément l'homme pour museler l'intellectuel et anéantir l'artiste. Un harcèlement qui n'est pas sans rappeler les actions organisées par les victimes du réalisateur Victor Salva lequel, poursuivi et condamné par les tribunaux américains pour avoir agressé sexuellement de jeunes gens sur le tournage de *Clownhouse* en 1988, fait toujours l'objet d'appels au boycott depuis plus de trente ans¹¹. Pédophilie et homosexualité sont

8. MONTAGNE Albert, « Des tiges et des toges ou l'homosexualité dans le péplum », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 51.

9. CHANOIR Yohann, « L'amour qui n'ose dire son nom. L'homosexualité masculine dans les films sur le Moyen Âge », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 67.

10. LECOQ Sébastien, « S'exprimer et mourir ou être inexprimés et immortels. Pasolini face à la censure, le poète aux 33 procès », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 165.

alors confondues pour la plus grande joie des censeurs qui n'en demandaient pas tant.

En France, Laurent Garreau¹² nous apprend que pendant de nombreuses années, la Commission de classification a distingué les films « liés à l'homosexualité » des films « traitant de l'homosexualité » de ceux qui « mettent en scène des personnages homosexuels ». La manière dont elle est présentée va orienter ses décisions : « L'homosexualité n'est généralement pas une cause suffisante de censure. Sa mise en scène est évaluée, sa place dans l'intrigue est examinée : est-elle valorisée, peut-elle avoir des effets traumatiques sur les spectateurs ? » Une approche sociologique, presque médicale, que justifiait Jean-François Théry en 1993 lorsque nous l'interrogeons sur la manière dont la Commission, qu'il présidait à l'époque, considérait l'homosexualité au cinéma¹³ : « La question est plus délicate pour le film qui traite de l'homosexualité sans être pornographique. Ça ouvre un grand débat sur la définition de l'homosexualité. Est-elle oui ou non un danger pour l'adolescence ? » Une position qui peut aujourd'hui surprendre mais qui révèle une véritable difficulté pour parler d'homosexualité à l'écran comme pour parler des films qui parlent d'homosexualité¹⁴.

En 1946 dans *La Belle et la Bête*, Jean Cocteau présente l'homosexuel comme la victime d'une stigmatisation sociale que lui renvoie sa propre monstruosité¹⁵. Trente-cinq ans plus tard, si l'œuvre d'André Téchiné est plus ambiguë, elle demeure, dans une autre mesure, tout aussi engagée. *D'Hôtel des Amériques* (1981) – qui met en scène un postier homosexuel mais surtout présente la relation homo-érotique de Patrick Dewaere et Étienne Chicot –

11. BOUAK Grégory, « Victor Salva : le sexe et l'effroi. Un réalisateur maudit », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 189.

12. GARREAU Laurent, « 120 ans de construction identitaire », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 103.

13. TRIOLLET Christophe, « Homosexualité, droit et cinéma. Petit panorama historique et d'actualité », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 81.

14. JOUBERT Bernard, « Le jour où Pierre Dupuis sauva l'honneur », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 163.

15. BRASSART Alain, « Homosexualité et censure. Une petite traversée du cinéma français », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 121.

à *J'embrasse pas* (1991), il faut attendre 1994 avec la sortie des *Roseaux sauvages* pour que le réalisateur assume et ose montrer l'homosexualité¹⁶. Une hésitation que n'a jamais eu Lionel Soukaz. La censure a en effet toujours accompagné ses films, une forme « entière, récurrente, insistante et politique » qui fait dorénavant partie intégrante de son cinéma, un cinéma expérimental volontairement contestataire, blasphématoire et militant.

En citant *Ballade pour un homme seul* (1969) et *Lolo mégalo* (1974), Vivien Sica¹⁷ nous explique que Lionel Soukaz passe de l'affirmation subjective de son homosexualité à la démonstration provocatrice qui inaugure une « esthétique de l'outrage », laquelle trouve son apogée dans *Ixe* (1980), un film réalisé immédiatement après la censure infligée à *Race d'Ep* (1979) par une Commission de contrôle qui lui reproche le passage sur « le sort des homosexuels sous le nazisme » et celui sur la libération (homo)sexuelle. Après de multiples échanges avec le ministère de la Culture, le réalisateur finit par s'autocensurer en grattant les sexes directement sur la pellicule, image par image. Si Lionel Soukaz flirte avec la pornographie pour faire passer un message engagé, faisant de la censure un vecteur d'expression politique, d'autres revendiquent simplement le caractère artistique ou pornographique de leur travail, contribuant sans le savoir à libérer les mœurs. *Flaming Creatures* et *Boys in the Sand* en sont deux exemples étonnants.

Le contentieux engendré par l'exploitation sans licence à New York de *Flaming Creatures* (Jack Smith, 1963), un moyen-métrage peuplé de créatures extravagantes « aux sexualités dissidentes », a sans doute permis de dénoncer publiquement une culture américaine en grande partie homophobe et sexiste, malgré l'intention initiale de son réalisateur qui s'est toujours défendu d'avoir voulu faire autre chose qu'une « œuvre dont le seul engagement était esthétique ». Pascal Françaix¹⁸ y décèle une « marche des fiertés » avant l'heure, une célébration de la marginalité et des différences.

16. *Idem*.

17. SICA Vivien, « Le réinvestissement de la censure comme forme cinématographique dans l'œuvre de Lionel Soukaz », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 137.

18. FRANÇAIX Pascal, « Obscène follitude. Les intolérables créatures de Jack », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 39.

En juin 1972, si *Deep Throat* (Gerard Damiano) sort à New York et rafla la mise auprès d'un public hétéro presque familial, *Boys in the Sand* (Wakefield Poole, 1971) est le premier porno gay mainstream dont l'immense succès remporté par l'avant-première new-yorkaise annoncée dans *Variety* lui permet de devenir le film le plus rentable du box-office au début de l'année 1972. Une histoire incroyable racontée par Éric Peretti¹⁹ qui s'attache à comprendre les raisons pour lesquelles *Boys in the Sand* n'est cependant pas resté dans les mémoires (hétérosexuelles).

Huit ans plus tard, William Friedkin, qui a triomphé avec *The Exorcist* (1973), propose *Cruising* (1980), l'histoire d'un policier à la recherche d'un tueur sévissant dans le milieu underground homosexuel new-yorkais. Un film classé R²⁰ après avoir été modifié et présenté à plus de cinquante reprises à la MPAA. Alan Deprez²¹ revient sur la suppression de près de 40 minutes d'un film au contenu sulfureux et nous présente *Interior. Leather Bar*, réalisé en 2013 par James Franco et Travis Mathews qui ont imaginé puis tourné les séquences manquantes jamais retrouvées.

Partout, l'homosexualité dévoilée au cinéma interpelle. Thomas Richard²² nous montre à son tour, en prenant l'exemple israélien, que le cinéma gay est un instrument de lutte. D'abord pour défendre la reconnaissance de la communauté homosexuelle dans la société (ce sont essentiellement les films du réalisateur Amos Guttman), ensuite pour promouvoir et défendre des idées politiques. En filmant des histoires d'amour homosexuel entre Israéliens et Palestiniens, Eytan Fox fait de ses films le symbole du rapprochement entre les deux peuples.

L'homosexualité portée à l'écran demeure donc un sujet de discorde²³ parce qu'il effraie la société qui, lorsqu'elle se sent

19. PERETTI Éric, « Censuré par omission. *Boys in the Sand* ou la naissance du porno chic », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 213.

20. Interdit aux moins de 17 ans non accompagnés d'un adulte.

21. DEPREZ Alan, « Reflets sur du cuir noir. Résonances entre *Cruising* et *Interior. Leather Bar*. », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 233.

22. RICHARD Thomas, « Le cinéma gay israélien. Autocensure, soft power et géopolitique », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 175.

23. « Brèves censoriales », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 255.

menacée, attaque, ridiculise ou censure. Aux États-Unis, quand le cinéma hésite, la télévision s'amuse des interdits en les contournant par le rire et la dérision à l'instar de l'approche choisie par les concepteurs de la série *Modern Family* dont nous parle longuement Benjamin Champion²⁴. En France, si l'on excepte un cinéma d'auteur prometteur mais encore confidentiel²⁵, le cinéma grand public et la télévision qui le finance sombrent facilement dans l'excès en alimentant des clichés destinés à distraire un public familial largement hétérosexuel. Le personnage gay de Will dans la trilogie des *Tuche* (Olivier Baroux, 2011, 2016, 2018) ou encore le couple lesbien de *Qu'est-ce qu'on a encore fait au bon Dieu ?* (Philippe de Chauveron, 2019)²⁶ sont les illustrations récentes et caricaturales d'un certain cinéma populaire qui joue avec de gros sabots.

Ce livre a pour ambition de vous faire parcourir les affres de la censure de l'homosexualité au cinéma et la permanence des regards qu'elle inspire. Des origines du genre à la complexité toujours d'actualité pour la représenter, l'homosexualité est un sujet singulier que l'on moque, que l'on promeut ou que l'on utilise mais qui jamais ne demeure sans saveur entre les mains des cinéastes. —

24. CAMPION Benjamin, « *Modern Family* : un couple gay dans une sitcom et après ? », *Homosexualité, censure et cinéma*, coll. Darkness, censure et cinéma, éd. LettMotif, 2019, p. 245.

25. On peut citer les films *Eastern Boys* (Robin Campillo, 2013), *Théo et Hugo dans le même bateau* (Olivier Ducastel et Jacques Martineau, 2016) ou encore *Sauvage* (Camille Vidal-Naquet, 2018).

26. « D'un côté, Tatiana, cheveux longs, corps de magazine, toujours en robe, bien maquillée. De l'autre, Nicole, qui est appelée Nicolas tout au long du film, les cheveux plutôt courts, toujours en costume. À croire que le grand public français a encore besoin qu'on lui montre un couple qu'il puisse rapprocher facilement d'un modèle hétéro cliché sur lequel il pourra calquer ses fantasmes stupides de "elle fait l'homme, elle fait la femme". Un manque de subtilité tel qu'on en arrive à être étonné de voir que les scénaristes ont mis les deux mariées en robe » in PATRI Alexis, « Il faut qu'on parle de la romance lesbienne dans *Qu'est-ce qu'on a encore fait au bon Dieu ?* », 30 janv. 2019, www.tetu.com/2019/01/30/il-faut-quon-parle-de-la-romance-lesbienne-dans-quest-ce-quon-a-encore-fait-au-bon-dieu/#7x2TATVZUdKoszH2.99.

Nos auteurs



Grégory Bouak

Professeur de Lettres en région parisienne, Grégory Bouak a consacré un DEA ainsi que plusieurs articles universitaires aux littératures de l'imaginaire, travaillant notamment sur Tolkien, Stephen King, Clive Barker et Francis Berthelot. Il est également passionné de cinéma fantastique et de musiques de films : on peut lire un certain nombre de ses chroniques sur le site underscores.fr.



Alain Brassart

Docteur en études cinématographiques, Alain Brassart est chargé de cours à l'Université de Lille. Il est l'auteur des *Jeunes Premiers dans le cinéma français des années 60* et de *L'Homosexualité dans le cinéma français*. Il a également publié de nombreux articles consacrés aux rapports sociaux de sexe dans le cinéma d'auteur notamment dans *Le Monde Diplomatique* et *CinémAction*, et a collaboré à plusieurs ouvrages collectifs dont *Nouvelles approches des hommes et du masculin* ou encore *le Cinéma des années Reagan*. Il a publié *L'Intimité à l'écran* en 2017.



Benjamin Campion

Chercheur en télévision, Benjamin Campion prépare une thèse sur la nudité frontale et le sexe explicite dans les séries télévisées de HBO. Auteur des monographies *Le concept HBO. Élever la série télévisée au rang d'art* (Presses universitaires François-Rabelais, 2018) et *Damages. Une justice à deux visages* (Atlande, 2016), il est également membre du groupe universitaire GUEST-Normandie et responsable du blog *Séries* officiel du journal *Libération*, *Des séries... et des hommes*.



Yoann Chanoir

Agrégé d'Histoire, chargé de cours à Sciences Po, rédacteur en chef adjoint de la revue *Historiens et Géographes*, collaborateur à *Darkness*, *Médusa*, *Vidéotopie* et *Ciné-Bazar*, Yoann Chanoir termine une thèse d'histoire et de cinéma à l'EHESS. Sa dernière publication porte sur Las Vegas vue par le cinéma.



Alan Deprez

Réalisateur, journaliste et critique cinéma, Alan Deprez écrit pour de nombreuses revues dont le magazine *Mad Movies*. Il collabore également au webzine *Postap Magazine* et au site cinemafantastique.net, ainsi qu'aux fanzines *Darkness*, *Médusa* ou encore *Cinétrange*. Il a récemment réalisé le court-métrage *Cruelle est la nuit* (2017).

HOMO SEXUALITÉ CENSURE & CINEMA

Ecce homo **Christophe Triollet 7**

L'amour impur à l'ère du pré-Code.
Être homosexuel dans le cinéma
hollywoodien des années 1930-1934 :
« le plus scandaleux des vices »

Benjamin Campion 19

Un cinéma travesti **Didier Roth-Bettoni 29**

Obscène follitude ? Les intolérables
créatures de Jack **Pascal Françaix 39**

Des tiges et des toges ou l'homosexualité
dans le péplum **Albert Montagne 51**

L'amour qui n'ose dire son nom.
L'homosexualité masculine dans les films
sur le Moyen Âge **Yohann Chanoir 67**

Homosexualité, droit et cinéma.
Petit panorama historique et d'actualité
Christophe Triollet 81

120 ans de construction identitaire
Laurent Garreau 103

Homosexualité et censure.
Une petite traversée du cinéma français
Alain Brassart 121

Le réinvestissement de la censure
comme forme cinématographique
dans l'œuvre de Lionel Soukaz
Vivien Sica 137

Le jour où Pierre Dupuis sauva l'honneur
Bernard Joubert 163

S'exprimer et mourir, ou être inexprimés
et immortels. Pasolini face à la censure,
le poète aux 33 procès **Sébastien Lecocq 165**

Le cinéma gay israélien.
Autocensure, soft power et géopolitique
Thomas Richard 175

Victoria Salva : le sexe et l'effroi.
Un réalisateur maudit **Grégory Bouak 189**

Censuré par omission. *Boys in the Sand*
ou la naissance du porno chic **Éric Peretti 213**

Reflets sur du cuir noir. Résonances entre
Cruising et *Interior. Leather Bar*. **Alan Deprez 233**

Modern Family : un couple gay dans
une sitcom et après ? Quand le personnage
homosexuel cesse de brandir sa différence
en étendard **Benjamin Campion 245**

Brèves censoriales.
Homosexualité et censure **255**

Le cinquième opus
de la collection *Darkness*,
censure et cinéma examine
sans doute l'un des sujets
les plus controversés au
cinéma, l'un des tout
derniers tabous à subsister
à l'écran : l'homosexualité.

Ce livre a pour ambition
de vous faire parcourir les
affaires de la censure de
l'homosexualité au cinéma
et la permanence des
regards qu'elle inspire.
Des origines du genre
à la complexité toujours
d'actualité pour la
représenter,
l'homosexualité est un sujet
singulier que l'on moque,
que l'on promet ou que
l'on utilise mais qui jamais
ne demeure sans saveur
entre les mains des
cinéastes.

Collection dirigée
par Christophe Triollet



www.edition-lettmotif.com

Prix : 25 €

ISBN 978-2-36716-267-6

